



MOUVEMENT OUVRIER

Il y a 150 ans, le premier congrès de la Première internationale

Le 3 septembre 1866 s'ouvrait à Genève le premier congrès de l'Association internationale des travailleurs (AIT), plus connue sous le nom de Première internationale, fondée deux ans auparavant à Londres.

Récit • Ce matin-là, une manifestation ouvrière de plus de 1000 personnes (selon le Journal de Genève !) traverse la ville en accompagnant les soixante délégués au congrès (tous des hommes !) pour se diriger vers la brasserie Treiber aux Eaux-Vives, dans un bâtiment aujourd'hui disparu à la rue de la Terrassière. On y trouve des ouvriers de toutes professions : ceux de la construction et du bâtiment, ainsi que « ceux de la fabrique », soit les métiers liés à l'horlogerie et à la bijouterie.

Pour toute fanfare, un tambour, peut-être un ou deux instruments. On avait voulu faire venir une fanfare de Ferney-Voltaire, mais le sous-préfet de Gex avait interdit aux musiciens de se rendre à Genève !

Dans la brasserie, plusieurs drapeaux : celui de l'AIT, le drapeau rouge des menuisiers de Genève, les drapeaux des pays des délégués, mais également un grand drapeau des États-Unis : il s'agissait de rendre hommage à ce pays pour avoir récemment aboli l'esclavage. D'ailleurs, dès l'ouverture du congrès, il est donné lecture d'une lettre d'Abraham Lincoln, président des États-Unis, qui affirme sa sympathie pour l'œuvre entreprise.

« NOTRE GÉNÉRATION OUVRE UNE NOUVELLE ÈRE DANS L'HISTOIRE DU MONDE »

C'est Johann Philip Becker, un allemand résidant à Genève où il coordonne les sections de langue allemande, qui prononce ces fortes

paroles d'ouverture.

L'ordre du jour du congrès pose des questions fondamentales pour l'organisation du mouvement ouvrier : grèves et solidarité internationale, secours mutuels, durée du travail, travail des femmes et des enfants. Et si les délégués parviennent dans la plupart des cas à un accord, les discussions sont nourries.

Lors de grèves récentes en Angleterre, les patrons ont brisé le mouvement en faisant venir des ouvriers de l'étranger. Pour contrecarrer ces manœuvres, on propose d'abord d'établir des statistiques des salaires et conditions de travail, afin de les uniformiser dans tous les pays. Un délégué, tailleur londonien, va plus loin : il voudrait « qu'au même moment les ouvriers de tous les pays refusent de travailler [...] ».

La durée de travail est longue à cette époque : douze à quatorze heures. Après sa journée, un homme « peut-il, en rentrant chez lui, trouver la force et le courage d'ouvrir un livre ? » demande un délégué zurichois. C'est en 1810 déjà que l'utopiste anglais Robert Owen propageait l'idée de huit heures de travail, huit heures de sommeil, huit heures de loisir ; il calculait même que trois heures suffiraient pour produire les biens nécessaires si tout le monde mettait la main à la pâte. Certains doutent que l'on puisse gagner suffisamment et estiment à dix heures le temps nécessaire à la subsistance d'une famille. Mais le principe des huit heures finit par être adopté.

Pas pour tous, cependant : pas pour les femmes ! « La femme est le lien, l'attrait qui retient l'homme à la maison, adoucit ses mœurs », disent plusieurs délégués. Il y a peu de voix pour défendre l'égalité. Mais deux délégués de Paris jugent qu'il faut s'en prendre aux causes de « l'abaissement physique et moral » des femmes dans les manufactures : « La femme ayant besoin de travailler pour vivre honorablement, on doit chercher à améliorer son travail, mais non à le supprimer. » Au vote, leur proposition est défaite. Mais deux ans à peine après le congrès, on connaît à plusieurs endroits des groupements féminins : à Genève, à Liège (des casquettières), à Lyon (des fileuses de soie en grève) ... et un peu partout.

S'ORGANISER

Quasiment tous les délégués au congrès sont ouvriers ou artisans. Ils ne travaillent guère dans la grande industrie. Ils ont des emplois typiques des villes de l'époque : tailleurs et cordonniers, tisseurs et teinturiers, menuisiers, relieurs.

Lorsque la discussion porte sur les statuts et le règlement de l'Association, les délégués français émettent de sérieuses réserves : faut-il accepter les intellectuels, ou « gens de lettres » ? Le proudhonien Henri Tolain propose d'exclure les « travailleurs de la pensée ». Sa proposition est rejetée par 25 voix contre 20.

Le congrès termina ses travaux

le samedi soir de la même semaine et fut conclu par un banquet le dimanche. Mais auparavant, le matin, les congressistes avaient fait une croisière sur le bateau Le Chablais dans une ambiance festive. Un grand drapeau rouge avait été déployé, au grand dam des bourgeois qui regardaient ce spectacle peu ordinaire depuis les quais genevois. ♦

Marianne Enckell, Association pour l'étude de l'histoire du mouvement ouvrier (AÉHMO)
Georges Tissot, Communauté genevoise d'action syndicale

Légendes

– La seule photographie connue des congressistes de Genève en septembre 1866. Ils ont été immortalisés devant la brasserie Treiber où ils se sont réunis. Photo : Édouard de Jongh. Bibliothèque de Genève.

– Parue dans plusieurs journaux illustrés français, cette gravure représente une séance dans le Temple unique, situé à l'époque au boulevard de Plainpalais, devenu le boulevard Georges Favon. Ce qui était à l'origine un Temple franc-maçon sera vendu en 1873 à l'Église catholique qui en fit le Sacré-Coeur. (Bibliothèque de Genève)

– Passé simple, mensuel romand d'histoire et d'archéologie, consacre un dossier de dix pages à la Première internationale dans son numéro de septembre, dont cet article est un résumé. Ce numéro est disponible dans les librairies Payot ou peut être obtenu pour CHF 10, frais de port en sus en écrivant à abo@passesimple.ch ou à Magazine Passé simple Sàrl, ch. de Combes 12, 1009 Pully.